

AMOUR — ANATHÈME — PARDON

*J'avais fondé sur cette femme aimée
Le fol espoir d'un âge mûr serein ;
Et dans mon cœur, la passion calmée,
"Sotto voce," chantait le gai refrain
Du voyageur qui va bon train.*

*A l'horizon du désert qu'est la vie,
J'entrevois, par le vent balancés,
Les hauts palmiers que l'Africain envie,
Quand, au sommet de leurs troncs élancés,
Mûrissent les choux herbacés.*

*Je croyais voir, sur la plaine brûlante,
L'oasis verte, espoir du pèlerin
Qui raffermir sa marche chancelante...
Tel, au matin, de la mer le marin
Voit surgir l'astre souverain.*

*Fatale erreur !... Alors qu'au but j'arrive,
Courbaturé par un si long trajet,
Voici que vient, de la lointaine rive,
Le front chargé de quelque noir projet,
Un étranger, "mauvais sujet !"*

*C'en est assez !... Sous cet errant nuage,
De mon bonheur le soleil a pâli...
Nouvel amour pour la femme volage,
A du piquant, ainsi que l'alcôve...
Et puis, changer, c'est si joli !*

*Des jours d'autan, ô vous, la bien-aimée,
Me rendrez-vous la confiante foi,
La foi qui brille, en notre âme charmée,
Comme un flambeau, comme une sainte loi ?
Non ! car je ne crois plus en toi !*

*Beau rêve, adieu !... Mensongère envolée
Dans l'éther bleu, sous un ciel clément,
Revenons vers la terre désolée
Où se meut l'homme en son isolement,
L'homme qui hait ou l'homme aimant !*

*Allez, volage, à votre destinée ;
Quittez mon toit, éloignez-vous du port ;
Allez grossir la troupe mutinée
Des virages qu'un inflexible sort
Mène au plaisir comme à la mort !*

*Femme, pourtant... si quelquefois, rêveuse,
Ta pensée erre au-delà de la mer
Qui nous sépare, immense et ténébreuse,
Rappelle-toi ce moment trop amer
Où tu crus cesser de m'aimer...*

*Et, dans ton cœur, faisant un retour tendre
Vers le passé que tu fis malheureux,
S'il tombe un pleur, ne laisse pas attendre
Ce souvenir.— Reviens sous les cieux
Où pleure encor... ton amoureux !*

LA LÉGENDE DU TROU DES FÉES

(Suite et fin)

C'était aux derniers jours du carnaval. Les bons paysans se hâtaient de se divertir avant le carême, et le soir du lundi gras, il y avait grand bal chez Pierre Carignan, l'oncle de Louise.

Le père Jeancoton et sa femme y accompagnèrent leur fille. François, à son grand regret, ne pouvait lui servir de cavalier à cause d'une blessure qu'il s'était faite au pied en bûchant son bois : ce qui l'obligeait à rester à la maison pendant que tout le monde était en liesse.

On se rendit de bonne heure chez le vieux Pierre : car les parents et quelques intimes devaient souper avant l'arrivée des gens du bal.

A table, Louise se trouva placée à côté d'un joli grand garçon à l'air aimable et audacieux.

Ce jeune homme s'appelait Paul Hadd, son grand-père, d'origine allemande, servait dans l'armée anglaise quand il vint au pays. Après la conquête, il s'établit à Québec, se maria avec une Canadienne-française et eut plusieurs enfants dont l'un d'eux, le père de Paul, vint s'établir sur les terres de Jacques Larivière.

C'est là que Paul était venu au monde et qu'il avait été élevé jusqu'au jour où on l'envoya au séminaire de Québec.

Ses parents voulaient qu'il fût prêtre. Mais lui, se sentant des dispositions irrésistibles pour la vie mondaine, un jour faussa compagnie à messieurs les abbés, et arriva chez son père gai et alerte comme l'oiseau qui a pu s'échapper de la cage où on l'avait enfermé et qui respire enfin l'air de la liberté.

Depuis près d'un an qu'il était revenu dans sa famille, Paul n'avait pas encore décidé sa vocation. Il passait son temps à la recherche d'aventures de toutes sortes : ce qui lui avait valu la réputation de mauvais sujet. Mais comme il était joli garçon, instruit et bien élevé, et qu'il savait se ménager adroitement des intelligences, tout le monde l'accueillait bien.

Pendant le repas, Paul fut très empressé auprès de Louise, lui fit mille galanteries, si bien que la jeune fille tout de suite commença à l'aimer.

Dans cette nature inculte, possédant bien les qualités et les défauts de son sexe, toutes les tendresses cachées, toutes les passions endormies ne demandaient qu'une occasion pour se manifester ; Paul Hadd était bien l'homme qu'il fallait pour fournir cette occasion.

Ils dansèrent ensemble une partie de la nuit, et quand ils se quittèrent au moment où l'aube blanchissait l'horizon, Louise fit promettre à son danseur qu'il irait la voir quelquefois.

* *

L'hiver passa.

Louise était triste ; elle avait parlé à son père du beau Paul, et son père s'était fâché, déclarant qu'il mettrait ce grand *flandrin* à la porte s'il venait.

Voyant cela, la pauvre fille en avait averti son amoureux : il fallut bien qu'ils se contentassent d'échanger quelques paroles le dimanche en sortant de l'église.

Paul dévorait son affront en silence et se promettait bien de remuer ciel et terre pour posséder cette belle fille et se venger en même temps du vieil idiot.

Quand le printemps fut revenu, il chercha toutes les occasions pour la rencontrer, et un beau jour le hasard le servit à souhait. Louise ramassait du cresson dans un bois appelé le *domaine*, quand sa bonne étoile le fit passer par là. Louise en l'apercevant jeta un cri de joie : courant à lui, elle lui tendit la main qu'il pressa longuement.

* *

Un jour, il y avait nombreuse réunion chez le père Jos la blague ; tous les plus fameux conteurs d'histoires se trouvaient là, et la conversation roula sur les loups-garous, les chasse-galerie, les feux-follets et surtout, sur les fées de la montagne. — L'un des voisins le gros Toine Pion raconta que son père avait bien vu, lui, une de ces terribles fées, elle se lavait dans le ruisseau du père Moïse Larivée quand il l'avait surprise, elle paraissait vieille et toute ridée et...

— Vieille et toute ridée !... interrompit le père Charles qui ne manquait jamais de renchérir sur les autres ; "tord-non," ce n'était pas celle que j'avais vue, foi de Charles Colas ! Elle n'était pas ridée, celle-là ! batêche ! la belle femme !

Interloqué, le gros Toine Pion se taisait.

Après une pause, le père Charles raconta dans quelles circonstances il avait vu cette belle fée. Il n'était qu'un "morvaillon" d'une douzaine d'années alors, et un jour sa mère l'avait envoyé aux bluettes sur la montagne. Il n'avait pas été chanceux, toute la journée il avait erré sur les hauts plateaux sans trouver beaucoup de *frutages*, quand vers le soir il tomba dans une bonne *tulle* ; désireux de remplir ses *vaisseaux*, la nuit vint sans qu'il s'en aperçût et quand il voulut regagner son logis, il perdit sa route ; il erra jusqu'à ce que, arrivé sur un cap coupé à pic, force lui fut de s'arrêter.

N'osant avancer ni reculer, dans la crainte de se jeter dans quelque précipice, il s'assit au pied d'un sapin, décidé à attendre le jour en cet endroit.

Il se tenait là depuis de longues heures... ne pouvant dormir à cause de la peur qui le faisait trembler au moindre bruit.

Tout à coup, il sentit le rocher vibrer sous lui... son oreille crut percevoir des plaintes venant de quelque caverne infernale... Des chants y succédèrent bientôt... des voix suaves se modulant et se déroulant en d'innombrables vibrations remplirent l'espace... des lumières dansèrent ça et là dans les ténèbres... Charles se sentant sécher d'épouvante, serrait d'une étreinte désespérée le tronc du sapin près duquel il se trouvait et croyait sa dernière heure venue...

Fendant brusquement les ténèbres, une femme émergea du manteau de la nuit et se présenta aux regards terrifiés de l'enfant.

Cette femme, d'une beauté si parfaite qu'elle ne pouvait être comparée à aucune beauté humaine, était vêtue d'une longue tunique lumineuse et transparente à travers laquelle on pouvait saisir les moindres contours de ses formes harmonieuses.

— Ne crains rien, dit-elle, en s'avançant vers Charles, tu es le fils de la bonne Nanette, la femme du père Lajoie, j'ai présidé à ta naissance et j'ai veillé sur tes premiers pas, retiens bien ce que je vais te dire, et si tu suis toujours ces conseils tu vivras heureux et content.

Tu es bien bâti, continua la fée, tu feras un homme.

Je veillerai à ce que tu deviennes joli garçon pour plaire à quelque belle fille honnête et bonne qui sera la joie de ta vie. Mais défie-toi de te laisser entraîner par quelque *pimbêche* sans cœur ni honneur. Car tu t'en repentiras amèrement.

Sois bon pour tes vieux parents, pour ta mère qui un jour que je me présentais en mendiant à sa porte, m'accueillit bien et m'offrit l'hospitalité.

Ne dis jamais de mal des fées, elles ne sont méchantes que pour ceux qui font le mal ou se moquent d'elles.

Si tu te conduis bien, si tu tiens compte de mes sages avis tu seras le plus chanceux des hommes.

Maintenant il faut que tu retournes chez toi, car tes parents pourraient s'inquiéter si tu ne rentrais pas cette nuit, et puis... minuit va bientôt sonner... l'heure de la célébration de nos mystères approche... il ne faut pas que tu assistes à ce spectacle, ça te porterait malheur.

... La fée se tut, et sembla se recueillir un instant. Enfin, elle étendit la main vers le firmament constellé d'étoiles et l'une d'elles se détachant de la voûte céleste vint s'y poser... La fée lui dit quelques mots dans la langue des esprits, et l'étoile de suite prit la forme d'une *chaise empoillée* dont les quatre poteaux illuminaient brillamment la nuit. La fée fit asseoir Charles sur cette chaise magique, et vlan !... il se trouva transporté chez lui...

Pendant le récit du père Charles, Louise avait souri plusieurs fois. Quand il eut fini, elle éclata de rire.

— Comment, Mlle Louise, dit Charles, vous riez d'ça ! Ah ! vous en ririez point si vous aviez, comme moi, vu de vos yeux, vu comme je vous vois, ces terribles fées. Y m'ont pourtant fait que du bien à moi, j'ai toujours ben réussi, j'ai marié la Marie Ménin, une belle personne qui m'a donnée que de la joie ; aujourd'hui que je suis vieux, j'ai du bien sous les pieds et je peux finir mes jours en paix. Mais je n'ai jamais ri d'elle moi, parce qu'y paraît qu'y n'aiment pas ça.

— Je m'en moque, répliqua la jeune fille. Les fées n'ont jamais existé, et vous avez rêvé, père Charles.

— Prends garde, Louise, dit sa mère, on ne plaisante pas avec ces jeteurs de sort, et si tu continues il pourrait t'arriver malheur.

— M'arriver malheur !... voyons maman, vous riez de moi. Je défie bien toutes les fées de la terre de me faire quoi que ce soit.

François, qui se trouvait là lui aussi, et qui avait écouté attentivement le récit du père Charles, la regardait ahuri. Tout le monde était consterné : on croyait que la pauvre fille devenait folle.

* *

Le lendemain, Louise partit dans l'avant-midi pour aller cueillir des cerises près de la montagne... Elle ne revint jamais !...

On la chercha partout sans résultat... la mère de la jeune fille fit dire des messes pour le repos de son